TRADUIREUne autre perspective sur la traduction**Traduire**

Revue française de la traduction

241 | 2019**La formation à l'honneur**

La formation en traduction de sciences humaines

Charlotte Matoussowsky

Édition électroniqueURL : <http://journals.openedition.org/traduire/1800>

DOI : 10.4000/traduire.1800

ISSN : 2272-9992

Éditeur

Société française des traducteurs

Édition imprimée

Date de publication : 16 décembre 2019

Pagination : 6-18

ISSN : 0395-773X

Référence électronique

Charlotte Matoussowsky, « La formation en traduction de sciences humaines », *Traduire* [En ligne], 241 | 2019, mis en ligne le 16 décembre 2019, consulté le 05 février 2020. URL : <http://journals.openedition.org/traduire/1800> ; DOI : 10.4000/traduire.1800

La formation en traduction de sciences humaines

Charlotte Matoussowsky

Lorsque j'ai quitté mon emploi de traductrice de presse en 2016, j'avais une ambition précise : me mettre à mon compte et traduire des ouvrages autour du féminisme, des religions, de l'histoire, bref, devenir traductrice de sciences humaines. Mais pour ce qui était des moyens d'y parvenir, j'étais dans le flou. Aucun de mes camarades de master ne s'était lancé dans ce domaine de spécialisation et je n'avais guère de réseau dans l'édition, encore moins dans le milieu universitaire. J'ai donc entrepris de me documenter et de rencontrer des actrices et acteurs du monde de la traduction, de l'édition et de la recherche en sciences humaines.

Au fur et à mesure de ces rencontres se dessinait le profil du traducteur – ou plutôt de la traductrice, la profession étant très féminisée – de sciences humaines et sociales (SHS) d'aujourd'hui, tel que le voient les acteurs du secteur. Cette vision se heurtait parfois à celle de la jeune professionnelle que j'étais, issue d'une classe préparatoire littéraire et d'un master européen de traduction spécialisée. C'est ainsi que j'ai commencé à réfléchir au profil de la traductrice en SHS

idéale et, donc, à sa formation. Je vais tenter ici de dresser un état des lieux de la formation des traductrices aujourd'hui et de ce qu'elle pourrait être demain.

Ces réflexions sont tirées d'échanges informels avec des professionnel·le·s, de quelques entretiens formels et de mon expérience personnelle.

Faut-il former les traductrices ? Émergence d'une problématique

Un intérêt récent

Les années 2016-2018 ont donné lieu en France à un foisonnement d'initiatives en faveur de la traduction des sciences humaines et sociales. Si cet intérêt n'est pas tout à fait nouveau, on le voit s'intensifier au tournant du siècle avec les premières interrogations des universitaires quant à la formation des traductrices de SHS en l'absence de cursus dédié.

Déjà en 1981, le sociologue américain Immanuel Wallerstein appelle de ses vœux «une communauté de traducteurs spécialisés, formés aux techniques de la traduction et aux disciplines des sciences humaines et sociales¹», constatant que les traductions sont «réalisées soit par des chercheurs qui sont de piètres traducteurs, soit par des traducteurs qui ont avant tout une formation littéraire». En 2001, le philosophe et traducteur français Rainer Rochlitz présente de façon très générale les compétences nécessaires à ce type d'activité. En 2004, les universitaires Andrzej W. Tymowski et Michael H. Heim lancent le «Social Science Translation Project», un groupe de travail composé de chercheuses et de chercheurs en sciences sociales, ainsi que de professionnel·le·s de la traduction, de l'édition et du journalisme, qui a abouti à la rédaction de *guidelines* à destination du monde de l'édition. Dans le numéro 217 de la revue *Traduire*, la traductrice Alicia Martorell souligne l'importance de la documentation et de la recherche terminologique. Vers 2009-2011, les éditions de l'EHESS (École des hautes études en sciences sociales) et l'établissement éponyme montent au créneau avec un

1. Traduction de Bruno Poncharal (voir bibliographie).

manifeste, plusieurs colloques et la création au sein de l'école de l'Atelier de recherche et traduction en sciences sociales (ARTESS). Ce dernier préconise une traduction «dialogique» par un binôme constitué «d'un spécialiste de la langue et d'un spécialiste de la discipline» (voir Leclerc-Olive). En 2011, Marie Meriaud-Brischoux, directrice de l'ISIT (école de management et communication interculturelle qui forme des traducteurs et interprètes depuis 1957), pointe dans une tribune ce qu'elle considère comme une «méconnaissance de ce qu'est la traduction professionnelle» de la part de la communauté scientifique. En 2012 paraît *Traduire la littérature et les sciences humaines*, dirigé par Gisèle Sapiro, qui s'intéresse aux conditions matérielles de la production de traductions. Et bien sûr, la même année, *Traduire* consacre son 227^e numéro à la traduction des SHS. Enfin, en 2014, dans un rapport commandé par l'Institut français, des sociologues distinguent les traducteurs «professionnels» des traducteurs «universitaires» et préconisent le développement de leur formation continue grâce à des résidences (voir Frisani).

L'intérêt académique pour la traduction de sciences humaines et sociales et celles qui la pratiquent ne date donc pas d'hier. Mais si on le compare à l'abondante littérature intellectuelle que suscite la traduction depuis des siècles, on constate qu'il est très récent et relativement clairsemé jusqu'aux années 2010.

Un foisonnement d'initiatives

Dans la deuxième moitié des années 2010, l'activité universitaire autour de la traduction en sciences humaines et sociales s'intensifie en France. En 2016, l'EHESS lance un séminaire mensuel qui durera trois ans, «Penser en plusieurs langues: éditer des traductions en sciences sociales aujourd'hui», ainsi que plusieurs conférences. Le TRACT (Traduction et communication transculturelle), laboratoire de la Sorbonne Nouvelle dirigé par Bruno Poncharal, organise plusieurs colloques et séminaires consacrés à la traduction de SHS depuis 2014 et surtout 2017. La principale évolution est que cet intérêt ne se traduit pas seulement par des colloques et des ouvrages, mais donne aussi lieu à une organisation des acteurs et à différentes initiatives de formation.

Ainsi, en 2017, ATLAS, une association française de promotion de la traduction littéraire, lance le tout premier programme de formation spécifiquement dédié à la traduction de SHS, la Fabrique des humanités. Cette initiative est inspirée d'un programme qui a déjà fait ses preuves, la Fabrique des traducteurs, des résidences de trois mois destinées aux jeunes professionnelles (voir l'entretien avec Jörn Cambreleng dans ce même numéro, page 47). Concrètement, il s'agit de quatre ateliers intensifs d'une semaine chacun, consacrés respectivement à l'histoire, à la philosophie, à la pensée critique et enfin à la sociologie et à l'anthropologie. Chaque session est organisée en partenariat avec une université. Ces ateliers accueillent chacun huit apprenantes, qui doivent avoir un projet de traduction en cours pour que leur candidature soit acceptée. Elles sont encadrées par des traductrices spécialisées dans les SHS, qui commentent leur travail. L'expérience est renouvelée fin 2019 avec un «atelier des philosophes».

L'organisation de la Fabrique des humanités a produit l'effet d'un *big bang* : aussitôt, les participantes essaient et différents groupements apparaissent, souvent dans un objectif d'autoformation. Ainsi, le seul atelier *Traduire la sociologie et l'anthropologie* a-t-il donné lieu à trois initiatives distinctes : le n8 (un collectif de traductrices), l'ATraSS (Atelier de traduction en sciences sociales) et FELiCiTE (Féminismes En Ligne : Circulations, Traductions & Éditions). Ce dernier projet est aujourd'hui le plus développé : il s'agit d'un programme pluridisciplinaire porté par des laboratoires de plusieurs établissements lyonnais (École normale supérieure et université de Lyon) qui se traduit entre autres par l'organisation d'un séminaire de recherche en traductologie et d'ateliers de traduction. À Paris, l'ATraSS est un groupe de travail composé de doctorantes et basé à l'EHESS : au cours de l'année 2018-2019, il a réuni des participantes d'horizons divers autour de la traduction d'un article de sociologie, dans l'objectif de sensibiliser la communauté scientifique aux enjeux de la traduction.

Une autre initiative notable en matière d'organisation de la profession est la création de l'Association des traducteurs et éditeurs en sciences sociales (ATESS). Fondée en 2018 par un petit groupe de traductrices et d'éditrices universitaires avec le soutien de l'EHESS, elle compte une vingtaine de membres à la mi-2019. Son principal objectif est la professionnalisation

du métier de traductrice académique et la valorisation du travail des praticiennes indépendantes, en leur offrant une visibilité et un accès à un réseau professionnel, ainsi qu'en établissant de bonnes pratiques. Pour obtenir le statut de membre actif, les postulantes doivent avoir publié au moins une traduction d'article ou d'ouvrage. L'association, du fait du contexte de sa création, est davantage tournée vers les traductrices travaillant pour le milieu universitaire que vers celles collaborant avec des maisons d'édition.

On constate donc depuis quelques années une certaine effervescence autour de la traduction de SHS et de la formation de celles qui la pratiquent. Cependant, pour créer le contexte formatif qui permettra aux traductrices de répondre aux besoins de la recherche et du marché, encore faut-il connaître précisément ces besoins et définir les compétences que devront développer les praticiennes.

La question de la compétence

Les attentes du monde éditorial et scientifique

Il n'existe aujourd'hui aucune formation initiale spécifique en traduction de sciences humaines en France. Les étudiants et étudiantes de master de traduction littéraire ou de traduction technique abordent quelquefois ce type de textes lors de leurs cours de traduction «générale», mais n'explorent les enjeux qui leur sont propres que de manière anecdotique, du moins dans mon expérience. En l'absence de «vivier» dans lequel piocher, les éditrices et éditeurs que j'ai rencontrés recrutent selon deux logiques : celle du réseau et celle des compétences.

Quand on les interroge sur les principales qualités qu'ils attendent d'une traductrice, le premier réflexe des chercheuses, chercheurs, éditrices et éditeurs est de dire qu'ils veulent une spécialiste du sujet. Beaucoup pointent les problèmes rencontrés avec des traductrices «généralistes», comme une méconnaissance des concepts disciplinaires ou des incompréhensions dues à l'ignorance de la littérature scientifique. Certains nuancent cependant leur propos, estimant que l'identification des concepts doit peut-être plus à une attitude de curiosité et à une culture générale

étendue qu'à un savoir spécialisé acquis à travers la recherche universitaire.

Une autre aptitude essentielle aux yeux des donneurs et donneuses d'ordres, citée notamment par les éditrices et éditeurs commerciaux, est la «plume», le savoir-écrire, la capacité à dérouler un raisonnement, à accrocher l'attention du lectorat. Une éditrice interrogée pointe ainsi qu'il est plus facile et rapide de corriger les erreurs de fond d'une traductrice peu familière du sujet que de retravailler la prose d'une spécialiste aux compétences linguistiques médiocres.

Enfin, si certains la passent sous silence tant elle leur semble évidente, d'autres ne manquent pas de mentionner la maîtrise de la langue source dans ses subtilités.

Pour trouver la perle rare qui réunira ces savoir-faire, les commanditaires se tournent vers leurs réseaux. S'ils exercent dans le monde universitaire, ils solliciteront d'abord leurs collègues: spécialistes d'un domaine, d'une aire culturelle, mais aussi chercheuses ayant travaillé à l'étranger, ou tout simplement doctorantes désireuses d'enrichir leur CV. S'ils exercent également dans l'édition de fiction, c'est tout naturellement qu'ils feront appel aux traductrices littéraires avec qui ils ont eu une collaboration fructueuse (c'est d'ailleurs souvent celles-ci qui apportent le projet). À défaut, ils demanderont des contacts à leurs consoeurs et confrères. Dans tous les cas, la confiance est le maître-mot et la recommandation, le sésame pour obtenir une mission. Les commanditaires ont rarement demandé à voir le CV de leur prestataire et ne connaissent souvent pas son cursus. Aucune des personnes que j'ai interrogées n'a eu recours à des agences, à des annuaires ou à des plateformes de mise en relation.

Du côté des praticiennes

Les traductrices de sciences humaines et sociales ont, de leur côté, entamé un travail réflexif sur leur activité. Pour le philosophe et traducteur Rainer Rochlitz, la traductrice doit «connaître aussi bien que possible deux langues», notamment la langue cible, «savoir écrire», «disposer d'un minimum de connaissances du domaine scientifique en question» et «d'une culture générale assez étendue». Anthropologue

de formation, la traductrice Alice Berrichi évoque un «triple niveau de compétences» :

compétences linguistiques : maîtrise parfaite de la langue cible et connaissances suffisantes de la langue source pour en saisir toutes les subtilités ; spécialisation dans un champ de recherche particulier [...], dans lequel le traducteur doit être totalement immergé ; compétences littéraires, indispensables pour restituer l'ouvrage dans un texte esthétique, clair et adapté au public local.

L'ATESS formule quant à elle les choses de façon un peu différente sur son site web. Elle évoque d'abord «une parfaite maîtrise» à la fois des langues de départ et d'arrivée (une mouture plus ancienne utilisait d'ailleurs le mot «bilingue») avant d'ajouter que la traductrice «doit idéalement avoir suivi un parcours de recherche». Interrogée sur ce dernier point, une adhérente de l'association développe les savoir-faire et savoir-être acquis de cette manière : recherche documentaire (établissement d'une bibliographie, lecture rapide), stylistique (ton neutre, construction de l'argumentaire) et compréhension des enjeux du commanditaire.

La compétence traductive : un point aveugle ?

Curieusement, tous ces acteurs évoquent assez peu les compétences en traduction proprement dites, comme si la compétence traductive était égale à la somme des connaissances linguistiques, disciplinaires et stylistiques. Or, la capacité à faire le transfert d'une langue à une autre, d'un texte à un autre ne va pas de soi, même pour des spécialistes bilingues, comme le montre l'abondante littérature qui existe sur le sujet en didactique de la traduction, notamment dans le domaine juridique et médical. Faute de pouvoir tout citer ici, je me fonde sur le référentiel de compétence du réseau European Master in Translation, qui considère que la «compétence de traduction [...] englobe non seulement la phase qui consiste véritablement à opérer un transfert de sens d'une langue à l'autre [...], mais également toutes les compétences stratégiques, méthodologiques et thématiques qui entrent en jeu avant, pendant et après la phase de transfert proprement dite». Cette compétence est divisée en quatorze

aptitudes, telles que la reformulation, la recherche documentaire ou encore la révision.

L'omission de ces compétences fondamentales à mes yeux peut s'expliquer par le fait que de nombreuses traductrices de SHS ont appris leur métier «sur le tas», développant une pratique intuitive de la traduction, et que la plupart des acteurs ne sont pas familiers de la didactique de la traduction, que ce soit au point de vue pratique ou académique. Bien entendu, cela ne les empêche pas, comme Monsieur Jourdain, de posséder et de mobiliser ces aptitudes sans le savoir.

Les profils types

En synthétisant les remarques des commanditaires et des prestataires, on peut broser une typologie des traductrices de sciences humaines en fonction de leur parcours formatif et professionnel.

La traductrice chercheuse

Le premier profil type est celui de la traductrice chercheuse. Maîtrisant au moins une langue étrangère (il n'est pas rare qu'elle soit originaire d'un autre pays ou y ait effectué de longs séjours), elle a le plus souvent découvert la traduction au cours de son doctorat, lorsque des collègues lui ont demandé de traduire une communication ou un article. Ayant apprécié l'expérience, elle a poursuivi cette activité tout au long de sa carrière, parfois au point d'en faire son occupation principale. La traductrice chercheuse possède des connaissances disciplinaires pointues, qui lui permettent de débrouiller aisément les implicites des textes scientifiques et de cerner précisément les concepts. Elle n'a que rarement suivi de formation en traduction ou même en langues et a généralement appris sur le tas, parfois avec l'aide de mentors issus de l'édition ou de l'université. Elle connaît parfaitement les attentes rédactionnelles et éditoriales du monde académique d'arrivée et n'hésite pas à conseiller sa clientèle (qui la considère souvent comme un pair) en ce sens. Forte de son savoir-faire méthodologique, elle creusera la bibliographie du sujet en profondeur avant de traduire. En revanche,

ses compétences en gestion terminologique, en stylistique et en traduction assistée par ordinateur peuvent être lacunaires et sa plume n'est pas toujours adaptée au public le plus large. Si elle est spécialiste du sujet, elle est également d'autant plus susceptible de plaquer sa propre interprétation sur le texte.

La traductrice d'édition

Le deuxième profil est celui de la traductrice d'édition. Elle peut être issue de différents parcours : certaines ont un master de traduction littéraire, d'autres en sont venues à exercer ce métier après maints détours. Rendre la voix d'un auteur ou d'une autrice est sa principale préoccupation, ce qui est précieux dans un type de texte qui vise à produire une pensée originale. C'est une spécialiste de l'écriture et les maisons d'édition apprécient grandement sa capacité à donner du souffle à un texte. Elle a souvent une connaissance particulièrement fine de l'aire culturelle de la langue de départ. Elle maîtrise parfois les fondamentaux d'une discipline, mais elle se repose le plus souvent sur une importante culture générale pour comprendre les concepts d'un ouvrage. Elle n'est donc pas à l'abri d'un glissement de sens et aura fréquemment besoin de la relecture attentive de spécialistes pour ne pas tomber dans ces ornières.

La traductrice spécialisée

Un troisième profil est singulièrement absent de mes entretiens avec les acteurs du secteur : la traductrice dite pragmatique, technique ou spécialisée, qui compose la majorité des rangs de la Société française des traducteurs. Cette absence s'explique notamment par l'absence de porosité entre les réseaux des traductrices spécialisées et ceux des commanditaires (maisons d'édition ou universités). Les tarifs relativement faibles pratiqués dans l'édition de SHS, comparés à ceux de la traduction technique, juridique ou encore financière, peuvent aussi décourager les diplômées à s'engager dans cette voie.

Pourtant, la traductrice spécialisée n'est pas totalement absente des rangs des professionnelles des sciences

humaines et sociales. Elle ne manque d'ailleurs pas d'atouts. Elle s'est généralement formée auprès de professionnelles de la traduction, en formation initiale (typiquement des masters universitaires) ou continue. Cela lui a permis d'acquérir des savoir-faire pointus en recherche documentaire, gestion terminologique, stylistique, révision, communication interculturelle, mais aussi en traduction assistée par ordinateur. Ces outils lui permettent de trouver et de mobiliser rapidement les informations dont elle a besoin. Elle possède également des connaissances en matière de traductologie appliquée et de bonnes pratiques qui lui permettent d'envisager une vaste gamme de choix traductifs. L'orientation résolument cibliste de la plupart des formations et son habitude de travailler pour des clientèles très diverses la rendent particulièrement apte à s'adapter à des lectorats plus ou moins érudits. S'il est rare qu'elle possède une formation disciplinaire poussée en SHS, ses compétences en terminologie l'aident néanmoins à s'approprier les concepts d'un champ. On notera d'ailleurs, pour faire un parallèle avec d'autres secteurs, que les traductions dans le domaine de la médecine, de la finance, de l'ingénierie, des sciences naturelles ou même du droit ne sont généralement pas effectuées par les corps de métier correspondants, mais par des traductrices qui se sont progressivement spécialisées dans ces disciplines grâce à la formation continue et à la recherche documentaire. Cependant, la traductrice spécialisée a davantage l'habitude de traduire un message plutôt que la «voix» auctoriale, ce qui peut lui poser des difficultés pour rendre certains types de textes de manière suffisamment «fidèle».

L'idée ici n'est néanmoins pas de déterminer quel profil donne les meilleures traductrices, mais de définir la meilleure manière d'améliorer l'offre de formation existante.

Préconisations

Un master professionnel spécialisé en traduction de sciences humaines ne semble pas une possibilité raisonnable aujourd'hui, étant donné l'étroitesse du marché. En revanche, des modules optionnels permettraient de sensibiliser les étudiantes et étudiants en traduction littéraire et spécialisée à l'écriture académique, au travail bibliographique,

aux distinctions conceptuelles ou encore aux anachronismes, et ainsi leur offrir une longueur d'avance pour leurs premiers travaux professionnels. Certaines formations proposent d'ailleurs des modules de ce type, comme le master LLCER russe de l'Inalco. Nombre d'universitaires plaident également pour que la traduction soit enseignée aux futurs chercheurs et chercheuses en SHS. Cette excellente idée suffira-t-elle à créer le vivier de traductrices dont la recherche a besoin ?

Il semble plus intéressant de développer la formation continue sous différentes formes. Comme nous l'avons vu, les professionnelles se sont déjà prises en main en créant des réseaux sous forme d'associations et de séminaires. Cet effort doit être poursuivi et élargi en constituant des liens entre traductrices issues de différents parcours. En effet, la fin de l'étanchéité entre les milieux de la recherche, de l'édition et de la traduction pragmatique permettrait aux praticiennes de mettre en commun leurs expériences et compétences respectives et ainsi d'éviter des situations où la traductrice, seule face à son texte, réinvente la roue faute de formation. Les associations auront un rôle crucial à jouer dans ces mises en relation. Les résidences telles que la Fabrique des humanités doivent être encouragées en tant que cadre de partages d'expérience et de formation horizontale. Plusieurs projets explorent d'ailleurs la piste du travail collectif, qui peut s'avérer éducatif.

Je pense qu'il y a également une place pour un enseignement plus vertical. Des organismes tels que SFT Services, l'ISIT ou encore l'association Aprotrad proposent de nombreuses formations d'un à trois jours, destinées aux traductrices spécialisées en exercice, touchant aussi bien aux savoirs disciplinaires qu'aux compétences pratiques en passant par la capacité à gérer son entreprise. Ce dernier point me semble important : les traductrices de sciences humaines, exerçant souvent sous des statuts simplifiés tels que la micro-entreprise ou l'artiste-auteur, sont encore trop nombreuses à ignorer leurs droits ou même comment déclarer correctement leurs recettes. Il faut notamment les informer de l'existence des différentes possibilités de financement de la formation continue, comme le recours au fonds interprofessionnel de formation des professions libérales (FIF PL) ou à l'Afdas. Mais je pense qu'il est également

possible de créer des formations courtes sur les enjeux de la traduction en sciences humaines et sociales, le véritable défi restant de trouver des instructrices et instructeurs. L'École de traduction littéraire, une formation d'un an destinée aux professionnelles en exercice, créée par le Centre national du livre, pourrait être un modèle à suivre.

Le dernier volet des formations à mettre en place concerne moins les praticiennes que les commanditaires. En effet, il est essentiel que les secteurs de l'édition et de la recherche prennent conscience de la valeur de la traduction, de la difficulté qu'elle représente, des compétences requises, ainsi que des droits à respecter. En bref, que la traduction est un métier. Dans certains cas, cette valorisation symbolique doit aussi s'accompagner d'une revalorisation financière. Ce n'est que dans ces conditions que les traductrices pourront investir dans leur formation, travailler sereinement et fournir des traductions de qualité, pour le plus grand bénéfice de la recherche en sciences humaines.

Un grand merci à Sophie Bancquart (éditrice), Marie van Effenterre (traductrice), Dominique Férault (traducteur), Lucy Garnier (traductrice), Maurice Mashaal (rédacteur en chef) et Nicolas Vieillescazes (éditeur et traducteur) pour les entretiens qu'ils m'ont accordés.

charlotte.matoussowsky@sfr.fr

Charlotte Matoussowsky est traductrice indépendante de l'anglais, l'italien et le russe vers le français. Diplômée de l'ISIT en 2014 après un parcours en lettres et sciences humaines, elle se consacre aujourd'hui à la circulation des idées entre les langues et les cultures, à travers une spécialisation en droit et en sciences humaines. Elle est membre de la Société française des traducteurs, de l'Association des éditeurs et traducteurs en sciences sociales (ATESS) et siège au conseil d'administration de l'Association professionnelle des métiers de la traduction (Aprotrad).

SOURCES CITÉES

ASSOCIATION DES TRADUCTEURS ET ÉDITEURS DE SCIENCES SOCIALES, « Qu'est-ce qu'une bonne traduction en sciences humaines et sociales? », Association des traducteurs et éditeurs de sciences sociales, <https://www.atess-france.org>, consulté le 21 octobre 2019.

BERRICHI Alice, « La traduction en sciences sociales », in *Traduire*, 227, 2012, p. 16-28, <http://journals.openedition.org/traduire/467>, consulté le 21 octobre 2019.

BERRICHI Alice, « La traduction en sciences sociales », in *Traduire*, 194 (Éco, socio, philo... & co), <https://journals.openedition.org/traduire/194>, 2012.

EMT, *Référentiel de compétences de l'EMT*, Bruxelles, 2017, https://ec.europa.eu/info/sites/info/files/emt_competence_fw_k_2017_fr_web.pdf, consulté le 21 octobre 2019.

FRISANI Marcella *et al.*, « Les traducteurs de sciences humaines et sociales aux États-Unis et au Royaume-Uni », in SAPIRO Gisèle (dir.), *Sciences humaines en traduction : les livres français aux États-Unis, au Royaume-Uni et en Argentine*, Paris, Institut français, 2014, p. 158-174.

LECLERC-OLIVE Michèle, « Que fait ARTESS? », *Les Cahiers d'ARTESS*, 2011, <http://artess.hypotheses.org/14>, consulté le 21 octobre 2019.

MARTORELL Alicia, « Les idées et les mots : la traduction en sciences humaines », in *Traduire*, 217, 2008, p. 37-51, <http://journals.openedition.org/traduire/961>, consulté le 21 octobre 2019.

MERIAUD-BRISCHOUX Marie, « Faut-il traduire les sciences sociales? », 22 octobre 2011, Conférence des grandes écoles, <https://www.cge.asso.fr/liste-actualites/faut-il-traduire-les-sciences-sociales-par-marie-meriaud-brischoux-dg-de-lisit/>, consulté le 21 octobre 2019.

« Penser en plusieurs langues » 2016-2019, captation audio des séances, https://www.canal-u.tv/producteurs/fmsh/editions/penser_en_langues, consulté le 9 août 2019.

PONCHARAL Bruno, « Le "social science translation project" et la traduction des sciences humaines » in *Hermès, La Revue*, 49, 2007, p. 99-106, <https://www.cairn.info/revue-hermes-la-revue-2007-3-page-99.htm>, consulté le 21 octobre 2019.

ROCHLITZ Rainer, « Traduire les sciences humaines », in *Raisons politiques*, 2 (vol. 2), 2001, p. 65-77, <https://www.cairn.info/revue-raisons-politiques-2001-2-page-65.htm>, consulté le 21 octobre 2019.

SAPIRO Gisèle (dir.), *Traduire la littérature et les sciences humaines. Conditions et obstacles*, Paris, ministère de la Culture, 2012, <https://www.cairn.info/traduire-la-litterature-et-les-sciences-humaines--9782111281486.htm>, consulté le 21 octobre 2019.

TYMOWSKI Andrzej W. et HEIM Michael H., *Guidelines for the Translation of Social Science Texts*, New York, American Council of Learned Societies, 2006.

WALLERSTEIN Immanuel, « Concepts in the Social Sciences: Problems of Translation », in ROSE, Marilyn Gaddis, *Translation Spectrum: Essays in Theory and Practice*, New York, State University of New York Press, 1980, p. 88-98.